

Portrait



100 ans en mode battant

Chamiram Folco Sevag

Elle a vu le jour lors d'une année sombre, 1914. Chamiram Folco Sevag, aujourd'hui 100 ans et des poussières, naît en juillet à Constantinople, en Arménie occidentale, alors sous contrôle des Ottomans. Une période obscure que son père, le célèbre poète et écrivain arménien Roupen Tchilinguirian, plus connu sous le nom de Roupen Sevag, tente d'éclairer de ses mots. De ses poèmes. Mais cette lueur d'espoir s'éteindra vite. Chamiram n'aura pas le temps de vraiment connaître son père. Les idées de liberté de ce

dernier vont le mener à la mort. Visé par la rafle d'avril 1915 qui décime les intellectuels arméniens, il ne sera arrêté qu'en juin. Exécuté en août. La vie de Chamiram commence dans le combat. Pour la liberté. Celui, trop court, de son père. Celui de sa mère, « Yanni » pour sauver ses enfants. Yanni, alias Hélène-Maria-Anna Apell, une allemande que Roupen avait rencontré à Lausanne, organise la fuite de la famille. Chamiram et son frère, Levon, se retrouvent ainsi à Paris. Leur mère les élève dans la paix et le souvenir de leur père. « Nous avons grandi avec ses poèmes. Et ses idées... » se souvient Chamiram.

À Paris, très vite, elle travaille dans le milieu de la mode. Plus exactement, de la haute mode, l'art du chapeau. « J'étais modiste... Un travail qui demandait des années de pratique, surtout à Paris... » Pendant plusieurs années, elle habille les têtes de la haute société parisienne. Jusqu'à ce que la guerre éclate, en 39. Remontent alors des souvenirs. Et son tempérament de battante. De combattante. « Pendant la guerre, mon frère s'est engagé. J'ai voulu participer moi

aussi... On m'a parlé d'une usine qui fabriquait des vêtements pour les militaires, dans les Pyrénées... Ils n'avaient rien à se mettre! Alors on leur confectionnait tous types de vêtements dans cette fameuse laine des Pyrénées qui tient si chaud... » se souvient-elle. Elle met du cœur à l'ouvrage, jusqu'à ce que la guerre se termine.

Et Nice entre dans sa vie. Comme ça.

Depuis les Pyrénées, elle suit une de ses amies qui la guide jusqu'à la capitale azuréenne. Qu'elle ne quittera plus :

« Quand j'ai senti cette douceur, quand j'ai vu la mer, si belle, j'ai appelé ma mère, à Paris. Je lui ai dit : Maman, tu peux débarasser mon studio parisien. Je ne reviendrai pas! L'endroit où je me trouvais est trop beau, et je n'en partirai plus... » Et elle tient parole. La dame aux chapeaux s'installe. Mais à

Nice, à sa grande surprise, les couvre-chefs n'ont pas la cote. « Personne n'en portait! Et pourtant il y a du soleil. En fait, les gens mettaient plutôt des chapeaux de paille... Rien à voir avec la haute mode... Je n'ai pas retrouvé de travail dans ce secteur. Mais je suis resté dans la mode, cette fois dans le secteur du prêt-à-porter de luxe. »

À Nice, elle trouve aussi une communauté arménienne : « Surtout une église, à la Madeleine, construite par ceux qui ont fui le génocide. » Et surtout, elle trouve... un mari. « C'était un taxi! Jo Folco... » Un taxi nommé Joseph, avec qui elle s'installe rue de France. Jamais très loin de cette mer Méditerranée qu'elle chérit. Jamais très loin non plus de l'Arménie. « J'y allais une fois par an... Surtout que mon père a une école à son nom là-bas et un musée... » Jamais

très loin de son père et de ses idées de liberté. Émue aux larmes lorsque, en cette année de centenaire du génocide arménien, d'elle-même, elle aborde l'actualité : « Ce qui s'est passé à Charlie Hebdo, c'est ce que nous avons vécu il y a 100 ans en Arménie. Mon père a été tué parce qu'il avait collaboré avec un journal libre. Il a été assassiné parce

qu'il avait écrit la vérité... Voir Paris, qui est pour moi la ville de la liberté, plongée dans la terreur... C'est insupportable. Ne nous laissons pas faire! » Toujours engagée, Chamiram. Qui trouve le réconfort en plongeant son regard dans l'immensité bleue de la Méditerranée. « Ici la vie est belle. C'est Nice qui m'a conservée! » 100 ans et toujours l'esprit battant. Madame la modiste, chapeau bas.

YANN DELANOË

« A la guerre, j'ai voulu participer aussi »



Sur les genoux de Yanni, Chamiram, un an, à côté de son frère Levon, en 1915. (Photo D.R.)



Chamiram Folco Sevag, entouré de siens, lors de la célébration de son centenaire au centre universitaire méditerranéen il y a quelques jours. (Photo D.R.)